

CAHIERS DE DISCUSSION
POUR LE SOCIALISME DE CONSEILS

Numéro spécial

Novembre 1968

CONSEILS OUVRIERS ET UTOPIE SOCIALISTE



Liminaire	7
Réflexions à propos de la révolte de mai	11
Syndicats et partis ouvriers au service de l'exploitation capitaliste ..	27
Annexe I:	
– Notes sur la guerre du Viêtnam, de <i>Ngô Van</i>	59
– Les limites de l'intégration (extraits), de <i>Paul Mattick</i>	69
Annexe II:	
– <i>Workers' Councils</i> , d'Anton Pannekoek (chapitres IV, VII, VIII) ...	75
– Les douze articles de la Fédération socialiste de Gustav Landauer ...	111

NOTES SUR LA GUERRE DU VIETNAM

Ngô Van

I

Si le lavage des cerveaux est de tous les temps, celui de l'époque est porté à la nième puissance. Le transistor aidant, du bidonville au logement HLM, de la jungle au taudis ouvrier, l'escroquerie langagière malaxe les consciences. Mais si le conditionnement idéologique est resté le même pour le fond, son étalement dans l'espace s'est accompagné d'une relève de personnel. Naguère l'apanage des idéologues bourgeois qui avaient du moins le mérite de ne pas poser au révolutionnaire, la mystification est désormais le propre quasi exclusif d'une « gauche » qui se réclame du socialisme comme Torquemada en appelait à Dieu. Point de régime féodal qui ne se proclame « progressiste », point de régime policier qui ne se donne pour « démocratique », et point de Sartre du jour qui ne s'en fasse le thuriféraire enthousiaste. De l'Albanie à la Zambie, la surenchère au « socialisme » recouvre un processus d'accumulation primitive avec son cortège d'exploitation esclavagiste qui ne le cède en rien à la barbarie capitaliste de la manufacture, et jamais dans les « pays frères » on n'a si efficacement bâillonné les masses que depuis leur « libération ».

Quand, la seule Chine exceptée, on ne voit aucun pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine (et cela vaut à divers degrés aussi bien pour l'Europe et l'Australie) qui ne soit, au sens romain du mot, client de l'URSS, des États-Unis, ou des deux à la fois, il n'est question dans tout le tiers-monde que de libération et d'indépendance nationales diversement assorties de slogans « révolutionnaires ». Or il n'est pas d'exemple que l'accession à l'autonomie juridique d'un pays sous-développé n'entraîne la mise en tutelle des masses et leur embrigadement forcé dans un appareil de production embryonnaire. Quel que soit le cas d'espèce, de l'Algérie à la Corée du Nord, de Cuba au Soudan, il s'agit exclusivement de passer de la bêche au

tracteur, de la noria au barrage. La « libération » a d'autant moins à y voir que ce projet exige une surexploitation du travail d'autant plus intensive qu'elle s'exerce en milieu précapitaliste. Érigés en bureaucraties à la fois omnipotentes et éphémères, à la merci de coups d'État endémiques dus aux tensions qui y prévalent, ces régimes ne réussissent à jeter les bases de l'accumulation primitive qu'à force d'un abrutissement, dont la « gauche » d'obédience russe ou chinoise leur fournit les armes idéologiques : un derrick planté dans la brousse, une cueillette un peu abondante de noix de coco, seront promus au rang de victoire progressiste sinon carrément « révolutionnaire ».

Le capitalisme étant partout le même en son essence nous posons que ces « victoires » débouchent sur la défaite, que ces « progressismes » masquent la surexploitation du travail, que ces « libérations » sacralisent l'esclavage des masses. L'accumulation primitive, pour être le fait des pays afro-asiatiques, n'échappe pas pour autant aux séquelles de la barbarie capitaliste. Mais le zèle mystificateur de la « gauche » ne se contente pas d'hypostasier le devenir socialiste à l'accroissement de l'exploitation. Au fétichisme stakhanoviste, la gauche a inventé d'adjoindre le messianisme de l'épiderme : le salut viendra par l'homme de couleur enfin prolétarisé. Sortes de racistes à rebours, les avocats de l'industrialisation du tiers-monde voudraient nous persuader que là où deux siècles de capitalisme n'ont pas suffi à radicaliser les travailleurs blancs, sa généralisation aux travailleurs jaunes et noirs en sonnerait le glas. Sacrifiant au mythe selon lequel le socialisme reçoit son préalable nécessaire dans la prolifération du capital industriel, ils n'ont de cesse qu'ils ne s'en fassent les défenseurs vociférants. Mais si l'événement socialiste doit trouver ses assises dans la mondialisation du capitalisme industriel ; si cependant celui-ci n'a fait que consolider son emprise sur les exploités ; si néanmoins il ira à sa perte certaine par le détour du tiers-monde – c'est donc bien que son implantation parmi les peuples extra-européens y lèverait une conscience révolutionnaire qui semble jusqu'ici avoir fait défaut (s'agirait-il d'une tare raciale ?) aux prolétaires à la peau blanche. L'aberrante équation de Lénine : « le socialisme c'est les soviets plus l'électrification » se lit désormais « le socialisme c'est la peau de couleur plus l'industrialisation ».

Il n'y a pas de régime dit de « libération nationale » qui ne soit oppressif. Partout dans les « pays frères » c'est le parti unique, le syndicat unique, la presse unique, le travail obligatoire, les geôles, la torture, les exécutions clandestines. La « liberté » y est toujours le privilège d'une bureaucratie matinée de colonels, jamais celui des masses. La masse n'y a d'autre privilège que celui de se faire tuer en temps de guerre libératrice, d'endosser la camisole de force de l'accumulation primitive sitôt tue la sonnerie de la « victoire ». C'est là une règle qui ne souffre pas d'exception. Quand bien même tout un peuple ferait cause avec la guerre nationale, quand cette guerre il la ferait sienne sans qu'on l'y pousse la baïonnette dans le dos, comme la « gauche » nous dit un peu vite que c'est le cas des Nord-Viêtnamiens, nous y verrions la preuve non pas de la maturation mais de l'avitissement de la conscience de classe. Alors que l'adhésion à la guerre patriotique marque la plus profonde misère idéologique que puissent atteindre les travailleurs occidentaux, en quoi cette même adhésion marquerait-elle le plus haut point de l'autodétermination révolutionnaire chez les travailleurs orientaux ?

Si les masses dans les pays sous-développés possédaient une voix qui leur fût propre, aucun des régimes que l'on sait n'y aurait pris le pouvoir. Tous sont la création et la créature de l'URSS et des États-Unis. Pour ce qui est des paysans viêtnamiens, ils périssent à la tâche et sous la bombe à l'égal de tous ceux – blancs, noirs, jaunes – que le capitalisme conditionne pour la mort moutonnaire. De ce conditionnement, la « gauche » est le maître appui. En épinglant le calvaire du tiers-monde en exemple de lutte révolutionnaire pour l'édification du socialisme, la « gauche » a bien mérité du capital.

II

Depuis l'offensive du Têt, l'agitation mystificatrice de la propagande n'a cessé de s'intensifier. À quelque dix mille kilomètres d'ici, le jeu de massacre continue et journaux et télévision du monde entier se repaisent quotidiennement des images à sensation d'un insupportable carnage devenu pourtant habituel. Une intoxication à double sens aide à mourir ou

à voir mourir lorsque l'enlèvement quotidien n'a pas tout à fait endormi la sensibilité.

De jeunes Américains vont pourrir dans les rizières et sur les collines du Viêtname sous les roquettes russes ou chinoises pour défendre le « monde libre » du dollar et des bases militaires du Pacifique ; de jeunes Vietnamiens sont envoyés à la boucherie bon gré mal gré dans un camp ou dans l'autre pour l' « indépendance nationale », la « libération nationale », le « socialisme », etc. Un jour, le massacre s'arrêtera de par la volonté de « paix » des maîtres des États, les survivants reprendront le chemin des usines, des bureaux et des fermes d'Amérique ; les gueules cassées, les sans bras, les sans jambes, traîneront leur reste d'existence décorée. Là-bas, les « héros de la résistance », paysans et ouvriers du Viêtname, retourneront dans les rizières ou seront jetés dans les usines de la nouvelle industrialisation ; ils auront bientôt perdu ce qu'ils ont pu avoir d'illusions. Ni le régime capitaliste à l'américaine ni le capitalisme d'État de Ho-Chi-minh ne mettra fin à leur situation d'exploités soumis à une dictature policière, et si les bourgeois et les propriétaires fonciers sont chassés, c'est la bureaucratie qui perpétuera l'exploitation, avec davantage d'efficacité.

La guerre du Viêtname fait partie de la guerre permanente qui, dans la société actuelle, met aux prises deux blocs capitalistes ; aujourd'hui comme hier, la domination du monde est l'enjeu de cette lutte et, quant à son fond, elle ne diffère pas des guerres de 14-18 et de 39-45. Ce qui en voile l'aspect fondamental, c'est qu'elle absorbe et utilise la révolte paysanne anti-impérialiste qui a surgi au Viêtname comme dans d'autres points d'effondrement de la structure coloniale à l'issue de la dernière guerre mondiale. Ces « guerres de paysans » ont porté au pouvoir, avec l'assentiment direct ou indirect des grandes puissances, des partis – nationalistes bourgeois ou communistes – qui se sont érigés en bureaucratie dominante, transformant les révoltés de la terre en troupes hiérarchisées dont le combat profite, en fin de compte, à l'un ou l'autre bloc. Ainsi, en l'absence d'un affrontement direct, les guerres dites de libération nationale permettent à ces deux puissances rivales de mesurer leur force dans le cadre de la guerre froide, la

constitution de nouveaux États nationaux ne signifiant qu'un changement dans la forme d'exploitation.

Pour préserver cette « coexistence » avec les Russes et leurs satellites, les Américains acceptent tacitement que ceux-ci neutralisent l'influence des Chinois en faisant parvenir, à doses calculées, des armes à Ho-Chi-minh et au FNL(1) et les Russes n'ont rien à craindre de la prolongation d'une guerre qui saigne l'Amérique de façon continue. La Chine, puissance en puissance, trouve également son compte dans ce charnier : point de fixation des charognards, il lui laisse le temps de mettre au point son armement atomique et de se préparer à entrer dans la mêlée du Sud-Est asiatique.

Pour ce qui est de la classe ouvrière, son existence n'étant pas directement menacée, elle demeure indifférente à la volonté destructrice de ses maîtres. Il est tragique mais non dépourvu d'enseignement de se rappeler que durant les deux dernières guerres mondiales le monde ouvrier, comme les autres, a, dans sa majorité, marché dans chaque camp derrière le drapeau de ses propres exploités en dépit de la lutte héroïque d'une poignée d'ouvriers et d'intellectuels révolutionnaires.

Aux États-Unis, le mouvement anti-guerre des étudiants, des intellectuels et des hippies, pour intéressant qu'il soit, est impuissant dans son opposition active, en l'absence de réactions ouvrières ; quant aux syndicats américains, ils sont les complices de la politique de Johnson.

Ici, les intellectuels participent à la mystification du camp dit communiste. Ce n'est pas la guerre en elle-même que les Sartre-Russel condamnent quand ils plagient le tribunal de Nuremberg pour dénoncer l'« agression » et les « crimes de guerre » américains : se refusant à s'interroger sur le contenu social d'un conflit qui n'a rien de libérateur pour les ouvriers et les paysans, et qui ne peut aboutir qu'à un simple changement de maîtres,

(1) Rappelons qu'à la menace récente des Américains d'employer des armes atomiques tactiques à Ke-Sanh, les Russes ont répondu en promettant la fourniture éventuelle d'armes équivalentes.

ils adoptent le jargon juridique en vogue depuis la dernière guerre et lui donnent un nouveau poids au lieu de le dénoncer comme un mensonge. Nous ne voyons que des dupes dans les esclaves envoyés à la mort et victimes de la barbarie des deux camps ; quel sens ont pour eux les mots « agressions » et « crimes de guerre » quand la paix et la guerre sont décidées par leurs maîtres au-delà de leur volonté. Faut-il penser que ces messieurs, qui appellent les autres à la résistance jusqu'à l'extermination, seraient satisfaits si la guerre se faisait avec des baïonnettes et des mousquetons au lieu de napalm, des bombes à billes et des gaz, si les nappes de bombes des B 52 ne touchaient que les combattants au lieu de raser les villages et de déchiquer les femmes et les enfants ?

Chacun est sensible à l'image répandue par la propagande orchestrée par les staliniens : le Nord sous les traits de David terrassant Goliath ; chacun est révolté par les destructions, chacun compatit aux souffrances d'une population atrocement éprouvée depuis vingt-huit ans ; et chacun d'applaudir naïvement l'héroïsme des combattants sans se rendre compte que l'héroïsme guerrier peut recouvrir tous les esclavages, servir tous les desseins et appartenir à tous les despotismes. De là une tendance générale à penser que la victoire de Ho-Chi-minh et du FNL sur l'Amérique ramènerait une paix « équitable » dans le monde. Devant le sentiment populaire, le PC n'est pas demeuré en reste, surtout après les derniers événements ; Waldeck Rochet à Hanoi ne s'est pas écarté de la ligne russe, ce qui ne va pas sans servir la politique de De Gaulle.

Pour arrêter cette tuerie et rendre impossibles de nouveaux génocides, la seule voie réellement efficace c'est une prise de conscience des ouvriers du monde. La lutte contre la guerre doit venir des ouvriers des États-Unis, des ouvriers et des paysans du Viêt Nam et faire partie intégrante de la lutte émancipatrice contre le capital, qu'il soit « démocratique » ou « communiste ». Il est triste de constater qu'une telle perspective ne se dessine pas mais rien ne doit nous empêcher de lutter contre la mystification qui tend à voiler le vrai visage de cette guerre dont les victimes sont toujours les ouvriers et les paysans.

III

Le mouvement organisé contre la guerre du Viêt Nam rejette toute la responsabilité du conflit sur l'impérialisme américain, apportant ainsi son appui, direct ou indirect, à la propagande stalinienne. « Nous nous élevons contre l'agression d'un petit peuple de paysans pauvres par une grande nation » (1) déclare le Comité Viêt Nam national tandis que, sous l'œil paternel du gouvernement gaulliste, toute la gauche artistique et littéraire, notre intelligentsia nationale, y va d'un tableau bien léché ou de sa larme poétique bienveillante pour participer à cette lutte héroïque, sujet d'exaltation lyrique s'il en fut. Périodiquement, un événement de cet ordre lui offre l'occasion de se regrouper tout en se différenciant de ceux dont la fonction n'est pas de penser et qui ne sont apparemment pas touchés par la vertu publicitaire des expositions de soutien, des tracts et des manifestes.

Pour les comités d'entraide et les galeries d'exposition de la rive gauche, pour les peintres et les écrivains en mal de clientèle et de publicité, la guerre du Viêt Nam vient à point remplacer la guerre d'Algérie. Dans le camp adverse, les idéologues accusent Ho-Chi-minh d'être le seul responsable et dénoncent, non sans raison, la nature policière de son régime. Le dilemme dans lequel on essaie d'enfermer les exploités n'est pas nouveau, il se présente dans le cas de tous les conflits militaires : la lutte contre un mal « absolu » sert à faire accepter un « moindre » mal. Il est dans la logique d'une situation créée par les exploités que la classe ouvrière ou paysanne endosse la responsabilité de la politique de ses maîtres sous peine d'être écrasée par les rivaux de ceux-ci.

Contre ce mal en soi il n'est pas de demi-remède et le « moindre mal » ne fait qu'autoriser les gouvernants à effectuer de nouvelles tueries ; seule une révolte radicale peut permettre aux travailleurs de sortir de ce cercle vicieux. Toute protestation contre la guerre qui ne renvoie pas dos à dos les dirigeants et ne met pas l'accent sur la situation des véritables victi-

(1) Ce « petit peuple de paysans pauvres » (dont la puissance de feu peut tenir en échec celle des États-Unis) est le cliché publicitaire type d'une propagande orchestrée par les staliniens.

mes, les exploités manipulés par deux puissances militaires antagoniques, prend obligatoirement la valeur d'un acte de propagande en faveur de l'un ou l'autre bloc ; c'est une réalité que nous affrontons chaque jour dans la discussion.

Sous sa forme actuelle, le mouvement de la paix peut tout au plus espérer aboutir à un changement de programme présidentiel. Suivant les hauts et les bas de la guerre, il peut soit renforcer l'emprise de la propagande stalinienne sur la classe ouvrière, soit fortifier le mirage d'un monde libre où l'opposition et la critique qui présentent un danger pour les maîtres du capital seraient encore tolérées. Dans les deux cas, il ne gêne en rien le capitalisme américain qui sait à quoi s'en tenir quant aux exigences d'un mouvement revendicatif obéissant lui-même à la logique de la situation militaire : faible, il n'en est pas tenu compte, puissant il accentue l'antagonisme militaire, au lieu de constituer un facteur de paix. Si ce mouvement changeait de caractère pour prendre celui d'une lutte autonome de la classe ouvrière contre la guerre, staliens, progressistes et chrétiens se retrouveraient unis pour l'écraser. La lutte pour la paix passe donc par la lutte contre la bourgeoisie et le néo-stalinisme solidaires contre la classe ouvrière de tous les pays. La société moderne est dans un état de guerre permanent et les conflits locaux sont les produits nécessaires et inévitables de l'affrontement de deux puissances rivales responsables au même titre. Dans ces conditions, l'arme la plus efficace que possèdent encore les défenseurs d'une position de classe indépendante, c'est la possibilité de dire la pleine et entière vérité car eux seuls sont en mesure de ne pas mentir.

Qui pourrait prétendre que cette vérité peut nuire à la cause de la paix et que cette dernière dépend davantage des simagrées d'un quelconque tribunal de pantins intellectuels ou d'un troupeau de Quakers, de staliens et de progressistes bien-pensants ? Ne pas insister sur la nature de classe du régime d'Hanoi sous prétexte de ne pas gêner ce genre de protestation contre la guerre, comme certains nous incitent à le faire au nom d'une savante évaluation du rapport de force mondial et d'une priorité dans les menaces qui pèsent aujourd'hui sur l'humanité, c'est sacrifier, au nom d'un intérêt immédiat hypothétique, la faible chance qui nous reste d'attaquer le mal à sa racine. L'ennemi le plus dangereux est dans notre pays. Il se

trouve que l'appareil bureaucratique stalinien qui arme Ho Chi-minh est lui aussi dans notre propre pays et n'est pas le moindre des soutiens de « notre » régime d'exploitation. L'attaquer – et à travers lui Ho Chi-minh – c'est lutter contre nos exploités directs en s'opposant à une mystification qui, plus que toute autre, a contribué à soumettre la classe ouvrière aux maîtres du capital. Passer sous silence l'appui réciproque que se prêtent tous ces régimes dans la répression des masses, ne pas dénoncer en premier lieu la complicité internationale des exploités, c'est renforcer l'idéologie de guerre et pousser les ouvriers à la remorque de mouvements organisés surtout pour les détourner de la seule action efficace qu'ils puissent mener. Ne pas dire toute la vérité, quand chacun s'acharne à la passer sous silence, c'est apparaître comme agent de propagande de l'un ou l'autre bloc, c'est entretenir à dessein la confusion dans les esprits. À un mal, radical et universel, nous ne pouvons répondre que par une critique radicale et universelle et les ouvriers ne pourront lutter efficacement contre la guerre sans lutter d'un même mouvement contre la bureaucratie.

Si le capitalisme américain s'efforce de maintenir la classe ouvrière dans ses anciennes chaînes, l'internationale stalinienne, dont Ho-Chi-minh est un représentant attitré, s'efforce de lui en forger de nouvelles. C'est sa politique que l'on soutient en condamnant d'une manière unilatérale « l'agression américaine ». Au même titre que les gouvernants américains, Ho-Chi-minh conduit un peuple, « son » peuple, à l'extermination totale. Dénoncer sa propagande, c'est participer à la lutte de classe dans notre pays tout en préparant la libération des paysans victimes de la bureaucratie stalinienne.

Ngô Văn, avril 1968



Ces trois notes sont extraites du n° 8 des *Cahiers de discussion pour le socialisme de conseils*.

CAHIERS DE DISCUSSION POUR LE SOCIALISME DE CONSEILS

Sommaires des numéros 1 à 8

Cahier-n° 1

Un questionnaire sur le socialisme
Pages anciennes mais actuelles
Notes de lecture
Workers' Councils d'A. Pannekoek (chap. IV, 1ère partie)

Cahier-n° 2

Les moyens du socialisme
Trois réponses au questionnaire sur le socialisme
Cinq thèses sur la lutte de la classe ouvrière contre le capitalisme, d'Anton Pannekoek

Cahier-n° 3

Les Conseils ouvriers
Réponses au questionnaire
Remarques sur le livre de Jung
Présent et Avenir
Conditions objectives et conditions subjectives

Cahier-n° 4

Conseils ouvriers et syndicats
Sur *le Manifeste socialiste* de Rimbert
Réponse à trois critiques
Réponse aux critiques de *Front Noir*

Les conditions de la Révolution socialiste
Note de lecture

Cahier-n° 5

Introduction
Pourquoi les Conseils ?
À propos de « Pourquoi les Conseils ? »
Les Conseils ouvriers sont-ils des organes aptes pour une société socialiste
Réponse à « Pourquoi les Conseils ? »

Cahier-n° 6

Avant-propos
Extrait d'une lettre d'Anton Pannekoek
Deux chapitres de *Workers' Councils* d'Anton Pannekoek

Cahier n° 7 : La Paupérisation

Introduction
Paupérisation et mouvement ouvrier
Notes sur le progrès de la richesse et de la misère
Exploitation ouvrière et réformisme
Aujourd'hui mieux qu'hier ! Est-ce si sûr ?
Paupérisme et réformisme
À propos de la réponse du camarade G.
Progrès de la richesse ou de la misère
La paupérisation
Résumé de la discussion sur la paupérisation et le réformisme
La paupérisation et l'action ouvrière
À propos du résumé de J.
Texte de L.J.
Texte de V.

Cahier-n°-8

Avant-propos

Réflexions préliminaires sur la guerre du Viêtnam

Thèmes de discussion (Réunion de Taverny)

Sur la réforme agraire

Correspondance (sur la guerre du Viêtnam)

Le mouvement de la paix et la guerre du Viêtnam

Réflexions sur une critique

À propos des collectivisations

Note sur la révolution et l'art

Note de lecture : *Essai sur la révolution*, de Hannah Arendt